

Le Karibik, en français? On dirait que oui.

Le Karibik est un bar au centre d'Erfurt. Son nom évoque un lieu lointain et exotique ; un palmier en néon orne son mur. On n'y parle pas espagnol, mais on y joue de la musique cubaine et y sert des cocktails multicolores. C'est le soir qu'il se remplit ; le jour, il faut aérer la pièce. Le lieu semble populaire depuis longtemps. Une connaissance à moi, plutôt pragmatique, dirait que c'est parce qu'il reste ouvert jusqu'aux petites heures du matin. Et parce qu'on peut y fumer en toute tranquillité. Des gens de passage y boivent un dernier verre et grillent une cigarette alors que tous les autres bars sont fermés. L'explication strictement pragmatique est cependant insuffisante : le Karibik est aussi un refuge, un asile.

La clientèle que j'y ai rencontrée se composait pour l'essentiel de personnes plutôt âgées. Le bar n'en est pas pour autant un club de l'âge d'or, comme certains établissements des quartiers communistes où des hommes - et parfois une femme - viennent boire un coup. Il n'y a pas de marchettes dans les coins ni de tasses de thé sur les tables ; de toute façon, le Karibik ouvre trop tard pour le thé.

*

La première fois que nous y sommes allés, nous étions assis à une table et il m'a demandé s'il pouvait se joindre à nous. Il s'appelait Gerhart avec un " t " et avait la jeune soixantaine. Nous buvions de la bière. Il raconta d'abord qu'il avait servi plusieurs années dans l'armée, puis, comment femme et enfants l'avaient abandonné. Une bière encore et Andreas, l'officier de la Bundeswehr avec qui j'avais trouvé refuge au bar tard dans la nuit, insinuaient que notre nouveau compagnon avait collaboré avec la police secrète, la Stasi. Un jeu du chat et de la souris s'engagea.

À l'époque où j'étais étudiante et habitais Erfurt, j'étais fréquemment témoin d'affrontements entre d'anciens collaborateurs de la Stasi et leurs victimes. Parfois, il me semblait presque que l'un et l'autre camps s'aimaient bien ; après tout, ils partageaient des expériences communes. C'était il y a bien longtemps, à la fin des années 1990, quand le vieux Sigi vivait encore dans sa maison de la vieille ville et que l'air sentait le charbon. Je n'avais pas entendu ce genre d'histoire depuis. Où étaient maintenant tous ces gens ? m'étais-je parfois demandée. Certainement plus dans la vieille ville, rénovée depuis dans des tons pastels aux accents bon chic, bon genre. Peut-être n'étais-je jamais au bon endroit pour les voir ; peut-être est-ce que je me couchais entre temps trop tôt.

*

La deuxième fois, j'avais décidé de retourner au Karibik avec une connaissance. J'espérais y croiser Gerhart avec un " t ". J'aurais aimé savoir où il vivait. Dans le quartier Rieth ? Sûrement pas dans la vieille ville, pensais-je. Il n'était pas au bar. On ne reste pas longtemps seul dans le bar. Cette fois, c'est Ursula qui s'est jointe à nous. Elle non plus n'était pas très jeune. Elle nous entretenait d'une foule de sujets, pêle-mêle : l'opposition politique, ses nombreux enfants, les rassemblements d'église. Elle mentionna aussi qu'elle ne récupérerait ses clefs que le lendemain et ne pouvait donc pas rentrer chez elle d'ici là.

J'ai cru qu'Ursula était sans-abri et qu'elle cherchait dans le bar un refuge pour la nuit. Elle nous présenta un jeune homme qu'elle nous dit être son fils.

*

Seuls quelques rares amis acceptaient d'aller au Karibik avec moi. Quand je racontais mes visites, mes interlocuteurs faisaient souvent un geste de la main : c'est dangereux et la police y descend souvent, me disait-on. Même Andreas, l'officier de la Bundeswehr, ne voulait plus m'y accompagner. Il ne voulait pas s'attirer d'ennuis.

Lors de ma troisième visite, très courte celle-là, un vieil homme dansait et tentait de séduire la serveuse. Deux hommes plus jeunes sont entrés. Parce qu'ils ne commandèrent qu'une petite bière chacun et choisirent de s'installer dans un coin, mon ami avança qu'ils devaient être impliqués dans quelque sordide affaire pour laquelle il était préférable d'être sobre et attentif.

*

Non pas que j'aie été ivre, mais il m'était difficile de saisir tout ce qui se passait dans le bar. Je ne sais pas si Gerhart avec un " t " avait réellement collaboré avec la Stasi. Peut-être qu'Ursula n'était pas sans-abri et que le jeune homme qui l'accompagnait n'était pas son fils, mais bien l'infirmier d'une femme légèrement démente. Je ne sais pas non plus si les deux hommes qui buvaient avec modération menaient des affaires douteuses ou prenaient soin de leur ligne. Si on peut douter de la parole des gens qui s'y rassemblent et de mes observations sur eux, une chose était certaine : ils semblaient tous écorchés par la vie.

Que cherchaient-ils au Karibik ? De la chaleur, des gens à qui parler et, bien sûr, un verre. Un feuilletoniste des années 1920 et 1930 qui s'intéressait aux boîtes de nuit aux noms exotiques et à leur public écrivait : " Puisque le mal est si proche, on cherche le bien dans des régions exotiques, là où poussent les noix de coco [...] et où nul ne sait rien du chômage ". Le Karibik en est un exemple, une petite oasis où les problèmes du quotidien sont temporairement suspendus.

Et que cherchais-je dans ce bar ? J'avais soif d'expériences dans la vieille ville rangée et j'y ai trouvé, l'espace d'un instant, un refuge.

Il me semble que le Karibik mérite doublement son nom : il est un asile pour gens de passage et pour ceux que la vie a punis, et - qu'on aime s'y rendre ou non -, une île exotique dans le centre-ville historique entièrement embourgeoisé d'Erfurt.

Barbara Thériault

traduction de Francis Douville Vigean